

fer, l'exploitation des mines, la direction des manufactures de toute espèce, — le mesurage des bois, etc.

“ Vous ne supposez à votre élève que la connaissance des quatre premières règles de l'arithmétique, des fractions ordinaires et décimales et l'extraction des racines carrées et cubiques ? et vous le conduisez jusqu'à la solution du triangle sphérique oblique-angle, et au toisé des surfaces et des solides les plus irréguliers. ”

“ Voilà, certes, un vaste programme qui pourrait faire l'objet de cinq ou six *Traité*s spéciaux. ”

M. de St. Aubin dit ailleurs :

“ Toutes les règles différentes pour évaluer le volume des solides se réduisent par le système de M. Baillargé à une seule et même règle et je dirai à l'exemple du Révd. Supérieur du Séminaire de Québec, que l'on reste étonné à la vue d'une formule si claire, si aisée à retenir et dont l'application est si générale. ”

“ Les jaucheurs en particulier peuvent tirer un parti énorme de cette formule puisque la presque totalité des tonneaux, barils, bouilloires, chaudières, réservoirs, etc., et les vaisseaux employés habituellement à contenir des liquides, ne sont autre chose que des troncs de fuseaux; troncs de sphéroïdes, des conoïdes, etc., à surfaces convexes ou concaves. ”

“ Voyez d'ailleurs l'énoncé de la proposition page 662 du traité. Je dépasserais de beaucoup les limites d'un article de journal si je voulais énumérer tous les avantages de la découverte faite par M. Baillargé, découverte qui honore et l'auteur et son pays. Cette opinion sera confirmée plus tard par tous ceux qui emploieront le nouveau système de mesurage. ”

D'ailleurs, non seulement les arpenteurs, ingénieurs et architectes y trouvent leur compte, comme on peut s'en convaincre par la liste des souscripteurs ; mais l'ouvrage est évidemment d'une utilité générale, puisqu'on voit figurer sur la même liste, les noms d'un très-grand nombre de personnes adonnées à la médecine, à la loi et au commerce, sans parler du clergé dont les membres les plus éminents se sont déjà portés souscripteurs au traité dont il s'agit.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXXIII

L'entrevue de la victime et du bourreau.

(Suite.)

Emma regarda, un moment en silence, les nuages et les eaux encore courroucées ; quand elle se retourna pour adresser de nouveau la parole à son étrange visiteur, elle était seule.

Kalu, le serpent, était parti.

La tapisserie, d'un côté de l'appartement, était encore faiblement agitée, et Emma allait s'élançer dans cette direction, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

C'était Mortagne qui entrait.

Sa démarche était incertaine, et il avait le visage animé.

Si audacieux et si pervers qu'il fut, il avait été obligé de boire, et de boire beaucoup pour trouver le courage de traverser le seuil de la chambre d'une jeune fille sans protection.

Sans protection ! Comme nous venons de le dire, il avait été obligé de boire pour étouffer le peu de conscience qui lui restait, et s'armer contre ces gardiens invisibles qui, pour tous, excepté pour les hommes vicieux et cruels, étendent leurs ailes, comme une barrière infranchissable entre la pureté et le vice.

Mortagne lui-même s'arrêta irrésolu à la porte qu'il venait de refermer derrière lui, et, un moment, il recula devant l'air fier et superbe de cette jeune fille dont il s'était fait le bourreau.

Debout près de la fenêtre ouverte, elle le regarda fixement et le força à baisser les yeux devant les siens.

— Le motif de cette intrusion ? demanda-t-elle.

Mortagne, surpris de la hauteur méprisante d'Emma, d'Emma qu'il s'était attendu à trouver soumise et pleurant, hésita à répondre, et il ne murmura que des paroles inintelligibles. Il fit, toutefois, un pas en avant.

— Arrière, et n'approchez pas ! s'écria-t-elle, si vous ne voulez pas me forcer à me jeter par cette fenêtre.

La figure de marbre de Mortagne s'enflamma ; il serra un moment ses lèvres, et de ses yeux jaillirent des éclairs.

— Prenez garde, Emma Keradeuc, dit-il d'une voix sifflante comme celle d'un serpent, et pleine de menace.

— A quoi ? demanda-t-elle audacieusement ; à vous, Rodolphe Mortagne ? Je ne vous crains pas ; vous ne pourriez qu'ajouter un autre meurtre à la liste de vos crimes, et quoique je ne sois qu'une femme sans défense, je vous défie.

Mortagne ne put s'empêcher de la contempler avec admiration ; et cet homme qui affectait de ne croire ni au bien ni à la vertu s'inclina devant une jeune fille dont la beauté lui semblait céleste.

— Ayez pitié de moi, dit-il. J'ai vu que je ne parviendrai jamais à conquérir votre cœur, et j'ai eu recours, pour vous forcer à être ma femme, à des moyens qu'aujourd'hui je condamne.

Emma Keradeuc détourna la tête, avec le mépris le plus prononcé.

Mortagne sentit l'aiguillon de la rage dans son cœur. Un changement soudain s'opéra dans ses manières, et il fit un pas vers la jeune fille.

— Il serait inutile, dit-il de lutter contre la destinée ; croyez-moi, ne me poussez pas au désespoir, et songez que vous êtes en mon pouvoir.

Il voulut la saisir.

Mais, vive comme la pensée, Emma bondit ; et, droite et dédaigneuse, elle étendit une main vers lui et l'autre vers le bord de la fenêtre, au dessous de laquelle mugissaient les vagues.

— Je vous connais, Rodolphe Mortagne, dit-elle, et c'est pour cela que je ne vous crains pas.

— Prenez garde, cria Mortagne.

— A quoi répliqua-t-elle : je vous répète que je ne vous crains pas. C'est vous qui tremblez, votre visage est pâle, et votre main est agitée comme une feuille par le vent.

Son air et ses manières étaient empreints d'une telle fierté qu'il la regarda avec une sorte de stupeur. Il n'osa pas l'interrompre.

— Vous avez cru, continua-t-elle, parce que vous avez eu recours à la violence contre moi, que vous pourriez me plier à votre volonté ! Vous avez cru qu'une fois sur une terre étrangère, loin de tout secours et de toute espérance, j'accepterais des propositions que, — si j'étais libre, — j'aurais repoussé avec dédain. Les femmes sont faibles, dites-vous, et vous avez cru triompher par la force, mais vous vous êtes trompé.

Mortagne était horrible à voir : la menace brillait dans ses yeux, et un rire sauvage siffla entre ses lèvres convulsivement agitées.

— Ah ! c'est ainsi, s'écria-t-il ; je vous offrais la paix et vous me déclarez la guerre ! vous avez oublié que vous êtes à ma merci, que vous n'avez aucun moyen d'échapper. . .

Il y avait des larmes dans les yeux de notre héroïne, mais ce fut d'une voix calme et ferme qu'elle répondit :

— Si, dit-elle, il y a entre vous et moi une barrière que vous ne pourrez franchir, un obstacle que, fussiez-vous mille fois plus fort, vous ne pourriez faire disparaître.

Mortagne fit entendre un sourire moqueur.

— Quel est cet obstacle ? demanda-t-il.

Avec un mouvement rapide comme l'éclair, mais terrible dans sa menace, Emma avait sauté du plancher sur le bord de la fenêtre, et de là, elle indiqua la mer.

— La mort ! dit-elle.

Mortagne poussa un cri d'horreur.

Un moment il hésita, puis il s'élança vers elle.

Un cri retentit à ses oreilles, un cri auquel répondirent les voix de l'Océan.

Deux mains blanches et suppliantes se levèrent vers le ciel, un vêtement blanc flotta à travers l'obscurité, et Emma Keradeuc avait disparu.

XXXIV

La haine de Kalu. — Une découverte inespérée.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, qui a vue sur la mer, se tient Kalu, le Javanais, Kalu, le serpent.

La pièce à laquelle appartient cette fenêtre est vide. Il n'y a pas de lumière dedans, à l'exception de celle qui pénètre du dehors, et qui est juste suffisante pour rendre visible la forme de